

U N P R O C È S I N I N T E R R O M P U

Dès le départ, l'un des tout premiers, Platon livre la guerre aux images, aux simulacres, accusés de dégrader « l'être » ou le vrai réel. On ne se méfiera jamais assez des reflets et des doubles. Le mythe de la caverne — déjà la métaphore des dioramas et le recours à un dispositif optique ! — rappelle notre misérable condition et entretient le procès au scénique comme à tout *l'apparaître*. Image, mirage. Nous sommes mystifiés par les ombres, que nous prenons d'ailleurs pour les objets eux-mêmes.

Pour deux raisons, au moins, l'image devait être disqualifiée : d'une part, elle déforme ce qu'elle paraît montrer tel quel (le reproche de l'illusionnisme); d'autre part, elle semble nous donner satisfaction, mais on ne peut pas vraiment la saisir : la fumée des reflets et des sosies !

Jamais l'image du cercle — un disque — n'équivaudra à un cercle. Ne confondons plus la démonstration avec son antithèse, la monstration. La mathématique platonicienne nous détournera justement de la figure (elle n'aide peut-être que dans un premier temps mais abuse vite et on doit apprendre à s'en dispenser) : elle nous conduit seulement à l'intelligible ou à la vérité des seules relations (le cercle en tant qu'équation ou bien lieu géométrique dans sa définition générique). Le miroir, la première machine à fabriquer des images ou des duplicata, aurait pu et dû séduire Platon, qui l'a examiné de près (in *La République*). Pourquoi ? Il réussit la scission rêvée entre la chose et son esprit; il éloigne la matière bien encombrante afin d'en détacher une forme légère, l'idéalité qui vole en tous sens dans l'espace, mais n'acceptons pas ce leurre ! Il suffit d'un métal un peu terni ou bombé, d'un moindre mouvement pour que tous les traits se brouillent. Et quand il nous

livre exactement « le réel », il le dédouble, par définition, mais aussi inquiète : où situer le modèle ? On craint toujours les sosies et les parfaites imitations, la ruse suprême.

Par la suite, l'Église, si platonicienne d'inspiration, reprend la guerre sainte aux *idola*, aux fétiches et aux « veaux d'or ». Dieu ne saurait se voir ni se *représenter*. Ceux qui l'ont peint ont eu recours à de nombreux subterfuges¹ (les icônes) qui favorisent une intense stylisation. Souvent il ne reste que la seule croix; on quitte la périlleuse image pour le symbole.

Il est inutile d'ajouter que la pédagogie générale, ainsi que la philosophie qui l'accompagne et même l'inspire, allait s'en donner à cœur joie : la rigueur seule, l'austérité, ainsi que la mise en cause du sensoriel (l'ascèse). Très curieusement, le « vu » tient à la fois du fictif (« c'est du cinéma ») ou d'un réel trop réel, dont on n'a pas pu se détacher. L'image a donné, devait d'ailleurs donner deux substantifs de la réprobation : « l'imaginaire », qui marque le versant de l'irréalité mensongère et « l'imagination », souvent dite reproductrice, qui accuse l'autre pente, celle de la passivité, la lourdeur de ce qui est subi, une sorte de perception amoindrie.

Mais — du moins est-ce ce que l'histoire semble nous enseigner — au xvii^e siècle les pères jésuites n'ont pas suivi ce chemin. Ils vont entretenir le feu en faveur de l'image partout discréditée ou tenue en lisière. Ils savaient ou croyaient savoir ce que vaut une culture qui entretient le terrorisme contre toute fantasmagorie : Descartes — qui a cependant célébré la *camera obscura* — jette aussi sur

1. Nous nous permettons de renvoyer à leur analyse dans *Faces, Surfaces, Interfaces*, Vrin, 1982.

l'univers la grille du géométrisme et de la mécanique. La fête des images distrait sans doute, mais elle se résorbe vite dans un système optico-physique qui l'explique et la volatilise. Le bâton n'est pas brisé dans l'eau ! La conséquence ultime ? Le déterminisme l'emporte partout, d'où le nécessitarisme, le spinozisme, la fin des miracles, la mort de Dieu, pour un monde qui ressemble à une immense horloge.

Oposons-nous; hâtons-nous de remettre en lui du bizarre et des « prodiges ». Sauvons la Providence. Jouons des premières lanternes magiques et des feux d'artifice (« Le spectacle de la Nature »). La mécanique a trop absorbé la physique (les lunettes, les pompes, les armes à feu, partout les seuls mouvements qui se transmettent ou qui traversent un autre milieu : on voulait sans doute économiser le travail humain et lui substituer des machines). Mais l'électricité statique, le magnétisme et surtout, malgré Descartes, la catoptrique se mettent en travers de cette science du mouvement (phronomie) qu'on souhaite imiter, sinon inquiéter.

Voici les noms de trois mousquetaires qui mènent le jeu, en faveur d'un univers énigmatique et des images qui en témoignent :

a) Le père Nicéron, de l'ordre des minimes, qui publia en 1638 *La Perspective curieuse ou Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique, de la catoptrique et de la dioptrique*, ainsi que *Thaumaturgus opticus* (1646).

b) Le père Gérard Schott, jésuite, dont les livres *Physica curiosa* (1677) rassemblent les données les plus étranges, acoustiques, magnétiques et optiques.

c) Le père Ménérier, jésuite de Lyon, avec *La Philosophie des images* (1682-1683),

2 vol., et *La Philosophie des images énigmatiques*, 1694.

Les trois, mais aussi tant d'autres, amateurs de « Récréations » (un véritable genre).

Au début du xviii^e siècle, enfin, la science reprendra le feu qui couvait sous la cendre religieuse et que la Contre-Réforme avait elle-même jadis allumé.

Non seulement ladite science se nourrit d'images — elle y puisera ses sources vives —, non seulement la même science progressera grâce aux images qui s'améliorent elles-mêmes et ne cessent de se libérer de leurs bandelettes. Mais, de nos jours, nouveau bond en avant, se lève et s'épanouit une science de l'image même. Moins l'image dans la science et la science par l'image qu'une science des images. Accueillir les « illusions » (première étape), — y recourir ensuite et s'en servir (deuxième), — enfin les créer soi-même (la simulation et les images de synthèse). Trois victoires.

1. D'abord la science — n'oublions surtout pas la géométrie projective de Desargues ni la topologie — naît souvent au milieu et avec les « morphologies » qui semblent se modifier ou se déformer ou s'anamorphoser sous notre regard. Nous appelons « image » ce qui paraît exprimer le réel — un double que nous voyons et surtout que nous fabriquons. Non seulement nous en dessinons sur nos feuilles de papier, mais le monde même en regorge : le seul reflet dans l'eau nous en vaut une (image, magie). Donnons au moins deux échantillons de cette invasion, dont la science tirera bénéfice :

a) La cristallographie inonde de « curiosités optiques » parce que certaines pierres, comme le spath d'Islande,

transparent, au lieu de nous fournir un seul rayon de ce qui le traverse, en libère deux (dont l'un nommé « extraordinaire ») aux propriétés différentes. Émile Bartholin (en 1670) s'en avise : si on tourne le cristal, ce second, par exemple, décrit un cercle autour du premier, immobile; propriété que Huygens retrouve un peu plus tard dans le quartz. Les cristaux n'allaient plus cesser de pourvoir la physique ludique en nombreux autres phénomènes « étranges », tel le polychroïsme, le pouvoir de donner plusieurs couleurs différentes, suivant la direction de la lumière par rapport à leurs axes. Haüy se chargera d'assumer et d'expliquer cette moisson d'aspects, ainsi que le cas (avec la tourmaline) de la pyroélectricité (enfin la coalescence structurale des deux champs) ou la faculté pour elle d'acquiescer, après un léger chauffage, une polarité électrique.

b) On n'oubliera pas que la radioactivité atomique a été liée à la photographie, par le biais de la fluorescence (luminescence sourde) des sels d'*Uranium*, ainsi que la découvrait le premier E. Becquerel.

2. La science progressera aussi grâce aux images. Ce terme tend d'ailleurs à s'effacer, remplacé justement par un nuage d'équivalents : croquis, schémas, diagrammes, tables matricielles, cartes, graphes...

La fonction majeure de ce « configural », de cette sorte de « travail conformationnel » consiste, selon nous, à condenser une pluralité de données ou bien éparpillées ou bien trop volumineuses ou bien excessivement nombreuses, mais qui viennent toutes se loger méthodiquement en lui et s'y miniaturiser. Du fait même, il met en lumière le « basal », l'essentiel de la régularité de la composition,

jusqu'alors peu ou mal perceptible.

La science travaille à mieux « voir » (voir et savoir), à annexer l'infiniment petit comme l'infiniment grand, donc à se le « représenter ». Déjà la seule et simple carte réussit un exploit : à l'aide de quelques traits et de symboles convenus, elle sait écrire et inscrire, à l'intérieur d'un mince périmètre, une quantité imposante de résultats. En même temps, elle les met en corrélation. Assurément, il ne suffit pas de regarder ce tableau : il convient d'apprendre à le déchiffrer, sinon à l'interpréter. Mais n'est-ce pas un premier succès que de pouvoir silhouetter un vaste ensemble (de multiples flux, de productions ou de données), en même temps que de les ramasser tous ?

Les sciences expérimentales, qu'on le veuille ou non, n'ont pas cessé de tabler sur des graphes qu'elles affinaient. Elles enlevaient aux réalités (les machines en physique, les molécules en chimie, les cellules en biologie) leurs enveloppes ou leurs impédiments, afin de les projeter sur un diagramme qui indique leurs structures ou leurs performances (ainsi le diagramme du moteur à explosion ou l'indicateur de Watt). Plus que le résumé des capacités ou propriétés, la transcription d'un jeu ou d'une organisation ! Nous sommes frappés par le fait parallèle que, si le chimiste moléculaire va de certaines réactions à une « formule » récapitulative, celle-ci, posée et rapprochée de semblables, lui permet vite d'induire des conséquences, ne serait-ce que l'éventuelle découverte du « noyau » actif. La spatialité (stéréochimie) autorise une transformation et une augmentation du savoir. Nous ne réservons donc pas à ce dessin — manière subtile et habile de le diminuer — un seul rôle didactique, comme s'il ne servait que de halte

ou de « pense-bête » mnémotechnique !
Toute science — même la géométrie, ses plans, ses volumes et leurs déformations — ne vit et ne se développe qu'à travers son iconologie.

3. Une science de l'image (l'infographie) donne à l'expérimentateur prométhéen une arme supplémentaire : au lieu de devoir « tracer » laborieusement des lignes et d'attendre le résultat de leur assemblage, puisque celles-ci reviennent à une matrice de points aussi bien stockables que générés par calcul, il pourra les modifier et les manipuler à volonté — étirements, ondulations, décomposition, métamorphoses, suppressions partielles, etc. — sans oublier la gamme des luminosités et des couleurs. On reprochait à l'image, l'accusée, sa pauvreté : elle ne contenait d'abord que ce qu'on avait mis en elle — elle n'ajoute rien, elle ne peut que dégrader —, le reproche sartrien. On soulignait aussi son statisme (« son être là ») et une globalité qui en imposait trop. Tous ces griefs tombent d'eux-mêmes : manipulable, mobile, vivante, elle permet « la simulation », découvre et annonce.

Il faut donc fêter l'image. Elle n'a été que trop traquée et diminuée. On l'a dénigrée :

a) en raison de son inertie, mais elle a épousé le mouvement. Marey lui a vite donné des ailes;

b) par suite de sa soumission servile au modèle, mais elle s'est tellement émancipée qu'elle tend à s'en passer (les images de synthèse);

c) ou du fait de son côté trop panorama, mais elle s'est hâtée de décomposer (scanning);

d) ou encore à cause de sa dureté, mais elle a appris à s'estomper et à se moduler. Bref, elle est sortie victorieuse de toutes les attaques.

Ne la fétichisons pas. Un tel pouvoir cache des dangers mais quel remède ne tue pas ? Tout médicament côtoie le poison.

L'intellectuel revient aussitôt à la charge. Voici son argument : à scruter les cartes d'un jeu, vous ne saurez jamais les règles — conventionnelles et abstraites — de son fonctionnement. Mais si ! il suffit d'assister à la partie. Mettons seulement un peu de mobilité dans le défilé de ces images et nous parviendrons à saisir les stratégies comme les principes qui président aux échanges, on ne sort pas de l'éternel procès, de la charge. Autre plaidoirie : l'image met à plat, donc elle aplatit; elle appauvrit. Mais ne confond-on pas alors le plan et le plat ? Le dessin enferme des reliefs et du tridimensionnel. Chaque fragment en inclut aussi d'autres : on sait discerner des images dans le moindre d'entre eux, inépuisable.

Nous nous félicitons de ce que le Centre Beaubourg ait réouvert le dossier. Ne désespérons pas les intelligences, ne les soumettons pas à la mortification ! Abreuvons-nous des images multiples, informantes et heuristiques. Elles découvrent ce qui nous échappait, extériorisent le caché et chassent les « arrière-mondes » puisque, grâce à elles, il n'y en a plus. Non pas magie ou folie par l'image, mais épiphanie. D'ailleurs, les images...

François DAGOGNET
Philosophe
Professeur à l'université de Lyon III